

Conférence du jeudi 5 avril 2018

**ÉMILIE DU CHÂTELET,
UNE FEMME DES LUMIÈRES**

Un grand homme qui n'avait de défaut que d'être femme
Voltaire

Claude Ughetto

**Université du Temps Libre Essonne
Palaiseau**

Portraits de Madame du Châtelet

Par Voltaire...

"Vers sur Madame du Châtelet" : *Voltaire présente ainsi Mme du Châtelet dans une lettre datant du 29 août 1733, l'année de leur rencontre, In Lettres de M. de Voltaire et de sa célèbre amie...*, Paris : Cailleau, 1782 [Gallica].

Cette belle amie est d'une étoffe
Qu'elle brode en mille façons.
Son esprit est très philosophe
Et son cœur aime les pompons.

J'avouerai qu'elle est tyrannique ;
Il faut pour lui faire la cour,
Lui parler de métaphysique
Quand on voudrait lui parler d'amour.

Dans son "Épître à Uranie", écrite en 1734 (Uranie, dans la mythologie grecque, est la muse qui préside à l'astrologie et à l'astronomie), Voltaire semble déplorer le trop grand sérieux de celle qu'il aime..., "Épître" XLVIII., 1734, Œuvres de Voltaire, 12-14, Poésies, T 13, avec préfaces, avertissements, notes, etc. par M. Beuchot, Paris : Firmin-Didot frères, 1833 [Gallica].

Des Grâces vous avez la figure légère,
D'une muse l'esprit, le cœur d'une bergère,
Un visage charmant, où sans être empruntés
On voit briller les dons de Flore,
Que le doigt de l'Amour marque de tous côtés,
Quand par un doux souris il s'embellit encore.
Mais que vous servent tant d'appas ?
Quoi ! de si belles mains pour toucher un compas.
Ou pour pointer une lunette !
Quoi ! des yeux si charmants pour observer le cours
Ou les taches d'une planète ?
Non, la main de Vénus est faite
Pour toucher le luth des amours ;
Et deux beaux yeux doivent eux-mêmes
Être nos astres ici-bas.
Laissez donc là tous les systèmes.
Sources d'erreurs et de débats ;
Et, choisissant l'Amour pour maître.
Jouissez au lieu de connaître.

Les revendications d'une femme...

En 1735, Mme Du Châtelet traduit de l'anglais La Fable des abeilles (1714) de Bernard Mandeville (1670-1733.) Dans sa préface, elle revendique pour les femmes le droit à la même éducation que les hommes. Wade, Ira O., Studies on Voltaire, with some unpublished papers of Mme du Chatelet, New York : Russell et Russell, 1947.

Qu'on fasse un peu réflexion pourquoi depuis tant de siècles, jamais une bonne tragédie, un bon poème, une histoire estimée, un beau tableau, un bon livre de physique, n'est sorti de la main des femmes? Pourquoi ces créatures dont l'entendement paraît en tout si semblable à celui des hommes, semblent pourtant arrêtées par une force invincible en deçà de la barrière, et qu'on m'en donne la raison, si l'on peut. Je laisse aux naturalistes à en chercher une physique, mais jusqu'à ce qu'ils l'aient trouvée, les femmes seront en droit de réclamer contre leur éducation. Pour moi j'avoue que si j'étais roi, je voudrais faire cette expérience de physique. Je réformerais un abus qui retranche, pour ainsi dire la moitié du genre humain. Je ferais participer les femmes à tous les droits de l'humanité, et surtout à ceux de l'esprit. [...] Cette éducation nouvelle ferait en tout un grand bien à l'espèce humaine. Les femmes en vaudraient mieux et les hommes y gagneraient un nouveau sujet d'émulation ; et notre commerce, qui en polissant leur esprit l'affaiblit et le rétrécit trop souvent, ne servirait alors qu'à étendre leurs connaissances. [...]

Je suis persuadée que bien des femmes ou ignorent leurs talents, par le vice de leur éducation, ou les enfouissent par préjugé et faute de courage dans l'esprit. Ce que j'ai éprouvé en moi me confirme dans cette opinion. Le hasard me fit connaître de gens de lettres qui prirent de l'amitié pour moi, et je vis avec un étonnement extrême qu'ils en faisaient quelque cas. Je commençai à croire alors que j'étais une créature pensante. Mais je ne fis que l'entrevoir, et le monde, la dissipation, pour lesquels seuls je me croyais née, emportant tout mon temps et toute mon âme, je ne l'ai cru bien sérieusement que dans un âge où il est encore temps de devenir raisonnable, mais où il ne l'est plus d'acquérir des talents.

Cette réflexion ne m'a point découragée. Je me suis encor trouvée bien heureuse d'avoir renoncé au milieu de ma course aux choses frivoles, qui occupent la plupart des femmes toute leur vie, voulant donc employer ce qui m'en reste à cultiver mon âme, et sentant que la nature m'avait refusé le génie créateur qui fait trouver des vérités nouvelles, je me suis rendu justice, et je me suis bornée à rendre avec clarté celles que les autres ont découvertes, et que la diversité des langues rendent inutiles pour la plupart des lecteurs.

L'éducation d'une femme savante

Dans son Discours sur le bonheur (publication posthume 1779), Émilie du Châtelet justifie son goût pour les études et de son cas particulier fait une loi générale valable pour tout "le deuxième sexe"...Mme du Châtelet (1779), Discours sur le bonheur. Édition critique et augmentée par Robert Mauzi, Paris : Les Belles Lettres, 1961 [Gallica].

Par cette raison d'indépendance, l'amour de l'étude est de toutes les passions celle qui contribue le plus à notre bonheur. Dans l'amour de l'étude se trouve renfermée une passion dont une âme élevée n'est jamais entièrement exempte, celle de la gloire ; il n'y a même que cette manière d'en acquérir pour la moitié du monde, et c'est cette moitié justement à qui l'éducation en ôte les moyens, et en rend le goût impossible.

Il est certain que l'amour de l'étude est bien moins nécessaire au bonheur des hommes qu'à celui des femmes. Les hommes ont une infinité de ressources pour être heureux, qui manquent entièrement aux femmes. Ils ont bien d'autres moyens d'arriver à la gloire, et il est sûr que l'ambition de rendre ses talents utiles à son pays et de servir ses concitoyens, soit par son habileté dans l'art de la guerre, ou par ses talents pour le gouvernement, ou les négociations, est fort au dessus de [celle] qu'on peut se proposer pour l'étude ; mais les femmes sont exclues, par leur état, de toute espèce de gloire, et quand, par hasard, il s'en trouve quelqu'une qui est née avec une âme assez élevée, il ne lui reste que l'étude pour la consoler de toutes les exclusions et de toutes les dépendances auxquelles elle se trouve condamnée par état.

Mme de Graffigny, invitée au château de Cirey, est très étonnée par les facultés de son hôtesse. Le rêveur anglais auquel elle fait allusion est en réalité un philosophe allemand, Wolff. Mme de Graffigny à Devaux [11 décembre 1738], in Correspondance de Mme de Graffigny, T. 1, 1716-17 juin 1739, Lettres 1-144, préparé par English Showalter et coll., Oxford : Voltaire Foundation, 1985, lettre 62.

Ce matin, la dame de céans a lu un calcul géométrique d'un rêveur anglais, qui prétend démontrer que les habitants de Jupiter sont de la même taille qu'était le roi Og dont l'Écriture parle [...] Je ne sais si cela t'amusera, mais nous nous en sommes fort divertis en admirant la folie d'un homme qui emploie tant de temps et de travail pour apprendre une chose si inutile. Mais j'ai admiré bien autre chose, quand j'ai vu que le livre était écrit en latin, et qu'elle lisait en français. Elle hésitait un moment à chaque période. Je croyais que c'était pour comprendre les calculs qui sont tout au long ; c'est qu'elle traduisait : termes de métaphysique, nombres, extravagance, rien ne l'arrêtait. Cela est réellement étonnant.

La vie à Cirey...

Léopold Desmarests (1708-1747), un officier ami de Mme de Graffigny, bon acteur et bon musicien, invité à Cirey, fait le récit de la journée et de la nuit du 9 février 1739. Tarsis et Zélie est une tragédie lyrique de Francoeur et Rebel, (1728). L'Enfant prodigue et Le Comte de Boursoufle sont deux pièces de Voltaire. La "grosse" est une voisine, invitée au château, Mme de Chambonin. Correspondance de Mme de Graffigny, T. 1, 1716-17 juin 1739, Lettres 1-144, par English Showalter et coll., Oxford : Voltaire Foundation, 1985.

Donc, le lundi-gras, nous nous levâmes d'assez bonne heure, c'est-à-dire à midi. Mme Du Châtelet m'envoya proposer de chanter avec elle. Cela dure jusqu'à deux heures. Nous chantâmes *Tarsis et Zélie* : voilà six actes avec le prologue. Elle me proposa ensuite de monter à cheval avec elle. Nous fûmes voir une forge qui est à une demi-lieue. Elle m'en fit les honneurs, car elle y fit faire pour moi toutes les opérations de cette machine infernale que j'ignorais. Nous revînmes à quatre. Nous fîmes une répétition de *L'Enfant prodigue* jusqu'à six. Nous recommençâmes à chanter jusqu'à sept, deux actes d'opéra. Total six et cinq et deux font treize actes. On s'habilla ensuite pour aller jouer. Nous commençâmes à neuf heures du soir *L'Enfant prodigue*, suivie du *Comte de Boursoufle* en trois actes : treize et cinq font dix-huit, et trois font vingt et un. J'oublie de vous dire que nous dinâmes, elle, la Grosse et moi, à cinq heures à la bougie. Nous commençâmes donc à représenter sur le théâtre les deux pièces. Nous en sortîmes à une heure après minuit. Nous nous mîmes à table (pour souper). À deux heures et demie nous en sortîmes : tout le monde tombait de fatigue et de lassitude. Mme Du Châtelet me proposa d'aller l'accompagner [pour chanter] deux opéras : j'y fus. Bref, nous restâmes à chanter deux opéras et demi, d'un bout à l'autre, jusqu'à sept heures du matin, n'ayant que sa petite chienne pour auditoire. Nous souhaitâmes alors le bonjour à toute la maison, et fûmes nous coucher. Somme totale : 21 mentionnés ci-dessus et deux opéras et demi pendant la nuit, font 34 actes depuis midi jusqu'au lendemain, sept heures du matin. Elle me permit donc d'aller me coucher après avoir fait des ris immodérés l'un et l'autre sur le ridicule de passer sa nuit à chanter des opéras. Ma foi, j'ai envie de dormir. Demain à notre coucher, je vous conterai notre mardi-gras.

Un compagnonnage exemplaire...

*Par cette épître dédicatoire de l'édition de 1748, Voltaire rend hommage à celle qui lui a permis de publier les *Éléments* de la philosophie de Newton, ouvrage qui rencontra un tel succès qu'il n'y eut pas moins de vingt-six éditions entre 1738 et 1785. Voltaire, *Éléments de la philosophie de Newton*, Œuvres complètes de Voltaire, tome 22, Paris : Garnier frères, 1877-1885.*

Épître dédicatoire

A Madame la Marquise du Châtelet

MADAME, - Lorsque je mis pour la première fois votre nom à la tête de ces *Éléments de philosophie*, je m'instruisais avec vous. Mais vous avez pris depuis un vol que je ne peux plus suivre. Je me trouve à présent dans le cas d'un grammairien qui aurait présenté un essai de rhétorique à Démosthène ou à Cicéron. J'offre de simples éléments à celle qui a pénétré toute la profondeur de la géométrie transcendante et qui, seule parmi nous, a traduit et commenté le grand Newton.

Ce philosophe recueillit dans sa vie toute la gloire qu'il méritait ; il n'excita point l'envie, parce qu'il ne put avoir de rival. Le monde savant fut son disciple ; le reste l'admira sans oser prétendre à pouvoir le concevoir. Mais l'honneur que vous lui faites aujourd'hui est sans doute le plus grand qu'il ait jamais reçu. Je ne sais qui des deux je dois admirer davantage, ou Newton, l'inventeur du calcul de l'infini, qui découvrit de nouvelles lois de la nature, qui anatomisa la lumière ; ou vous, madame, qui, au milieu des dissipations attachées à votre état, possédez si bien tout ce qu'il a inventé. Ceux qui vous voient à la cour ne vous prendraient assurément pas pour un commentateur de philosophie, et les savants qui sont assez savants pour vous lire, se douteront encore moins bien que vous descendiez aux amusements de ce monde, avec la même facilité que vous vous élevez aux vérités les plus sublimes. Ce naturel et cette simplicité, toujours si estimables, mais si rares avec des talents et avec la science, feront au moins qu'on vous pardonnera votre mérite. C'est en général tout ce qu'on peut espérer des personnes avec lesquelles on passe la vie : mais le petit nombre d'esprits supérieurs qui se sont appliqués aux mêmes études que vous, aura pour vous la plus grande vénération, et la postérité vous regardera avec étonnement. Je ne suis pas surpris que des personnes de votre sexe aient régné glorieusement sur de grands empires. Une femme, avec de bons conseils, peut gouverner comme Auguste ; mais pénétrer par un travail infatigable dans des vérités dont l'approche intimide la plupart des hommes, approfondir dans ses heures de loisir ce que les philosophes les plus instruits étudient sans relâche, c'est ce qui n'a été donné qu'à vous, madame, et c'est un exemple qui sera bien peu imité.

Les Institutions de Physique, 1740

*Dans l'avant-propos de son ouvrage, Madame du Châtelet insiste sur l'importance de l'enseignement scientifique. Elle attaque "l'esprit de parti" qui règne en France où les académiciens scientifiques sont complètement fermés aux théories de Newton. Du Châtelet, Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de Breteuil, *Institutions de physique*, Paris : Prault fils, 1740 [Gallica].*

J'ai toujours pensé que le devoir le plus sacré des hommes était de donner à leurs enfants une éducation qui les empêchât dans un âge plus avancé de regretter leur jeunesse, qui est le seul temps où l'on puisse véritablement s'instruire ; vous êtes, mon cher fils, dans cet âge heureux où l'esprit commence à penser, et dans lequel le cœur n'a pas encore des passions assez vives pour le troubler. [...]

Il faut accoutumer de bonne heure votre esprit à penser, et à pouvoir se suffire à lui-même : vous sentirez dans tous les temps de votre vie quelles ressources et quelles consolations on trouve dans l'étude, et vous verrez qu'elle peut même fournir des agréments et des plaisirs.

L'étude de la physique paraît faite pour l'homme : elle roule sur les choses qui nous environnent sans cesse et desquelles nos plaisirs et nos besoins dépendent. Je tâcherai, dans cet ouvrage, de mettre cette science à votre portée et de la dégager de cet art admirable qu'on nomme Algèbre, lequel séparant les choses des images, se dérobe aux sens, et ne parle qu'à l'entendement. [...]

Ne cessez jamais, mon fils, de cultiver cette science que vous avez apprise dès votre plus tendre jeunesse. On se flatterait en vain sans son secours de faire de grands progrès dans l'étude de la nature. Elle est la clef de toutes les découvertes ; et s'il y a encore plusieurs choses inexplicables en physique, c'est qu'on ne s'est point assez appliqué à les rechercher par la géométrie, et qu'on n'a peut-être pas encore été assez loin dans cette science. [...]

Gardez-vous, mon fils, quelque parti que vous preniez dans la dispute des Philosophes, de l'entêtement inévitable dans lequel l'esprit de parti entraîne : cet esprit est dangereux dans toutes les occasions de la vie ; mais il est ridicule en Physique, la recherche de la vérité est la seule chose dans laquelle l'amour de votre pays ne doit point prévaloir, et c'est assurément bien mal à propos qu'on a fait une espèce d'affaire nationale des opinions de Newton et de Descartes. [...]

Souvenez-vous, mon fils, dans toutes vos Etudes, que l'Expérience est le bâton que la nature a donné à nous autres aveugles ; nous ne laissons pas avec son secours, de faire bien du chemin, mais nous ne pouvons manquer de tomber si nous cessons de nous en servir ; c'est à l'Expérience à nous faire connaître les qualités Physiques, et c'est à notre raison à en faire usage et à en tirer de nouvelles connaissances et de nouvelles lumières.

L'heure du bilan...

Par son Discours sur le bonheur écrit entre 1744 et 1747, Madame du Châtelet fait en quelque sorte le bilan de sa vie. En voici quelques extraits. Mme du Châtelet (1779), Discours sur le bonheur. Édition critique et augmentée par Robert Mauzi, Paris : Les Belles Lettres, 1961 [Gallica].

Dans ce paragraphe sont reprises toutes les conditions nécessaires au bonheur.

Il faut, pour être heureux, s'être défait des préjugés, être vertueux, se bien porter, avoir des goûts et des passions, être susceptible d'illusions, car nous devons la plupart de nos plaisirs à l'illusion, et malheureux est celui qui la perd. Loin donc de chercher à la faire disparaître par le flambeau de la raison, tâchons d'épaissir le vernis qu'elle met sur la plupart des objets ; il leur est encore plus nécessaire que ne le sont à nos corps les soins et la parure [...]

Les différentes conditions sont successivement développées, pourquoi il est nécessaire d'être en bonne santé, pourquoi il faut être capable de se débarrasser de ses préjugés...

Une autre source de bonheur, c'est d'être exempt de préjugés, et il ne tient qu'à nous de nous en défaire. Nous avons tous la portion d'esprit nécessaire pour examiner les choses qu'on veut nous obliger de croire ; pour savoir, par exemple, si deux et deux font quatre, ou cinq ; et d'ailleurs, dans ce siècle, on ne manque pas de secours pour s'instruire. Je sais qu'il y a d'autres préjugés que ceux de la religion, et je crois qu'ils sont très bons à secouer, quoiqu'il n'y en ait aucun qui influe autant sur notre bonheur et notre malheur que celui de la religion.

Madame du Châtelet énumère tous les plaisirs qui apportent du bonheur, le plaisir des études, le jeu, mais au-dessus de tout, l'amour...

J'ai dit que plus notre bonheur dépend de nous, et plus il est assuré ; et cependant la passion qui peut nous donner de plus grands plaisirs et nous rendre le plus heureux, met entièrement notre bonheur dans la dépendance des autres : on voit bien que je veux parler de l'amour.

Lucide, elle sait bien qu'un amour parfait qui s'inscrirait dans la durée est impossible... Dans ce paragraphe, elle évoque avec une grande sensibilité ses relations avec Voltaire, ce qu'elles ont été, ce qu'elles sont devenues...

J'ai reçu de Dieu, il est vrai, une de ces âmes tendres et immuables qui ne savent ni déguiser, ni modérer leurs passions, qui ne connaissent ni l'affaiblissement, ni le dégoût, et dont la ténacité sait résister à tout, même à la certitude de n'être plus aimée ; mais j'ai été heureuse pendant dix ans par l'amour de celui qui avait subjugué mon âme ; et ces dix ans, je les ai passés tête-à-tête avec lui sans aucun moment de dégoût, ni de langueur. Quand l'âge, les maladies, peut-être aussi un peu la facilité de la jouissance ont diminué son goût, j'ai été longtemps sans m'en apercevoir ; j'aimais pour deux, je passais ma vie entière avec lui, et mon cœur, exempt de soupçon, jouissait du plaisir d'aimer et de l'illusion de se croire aimé. Il est vrai que j'ai perdu cet état si heureux, et que ce n'a pas été sans qu'il m'en ait coûté bien des larmes. [...] La certitude de l'impossibilité du retour de son goût et de sa passion, que je sais bien qui n'est pas dans la nature, a amené insensiblement mon cœur au sentiment paisible de l'amitié ; et ce sentiment, joint à la passion de l'étude, me rendait assez heureuse.

Éloge historique de Madame la Marquise du Châtelet

Voltaire a composé cet éloge pour qu'il figure en tête des Principes de Newton, traduits par madame du Châtelet et qu'il fait publier en 1756 et 1759. "Préface historique", in Principes mathématiques de la philosophie naturelle par M. de Newton, traduits du latin par feu Madame la Marquise du Chastelet, avec un commentaire sur les propositions qui ont rapport au système du monde, tome 1, Paris : Dessaint et Saillant, 1759 [Gallica].

Cette traduction que les plus savants hommes de France devaient faire, et que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise et achevée, à l'étonnement et à la gloire de son pays. Gabrielle-Émilie de Breteuil, épouse du marquis du Châtelet-Laumont, lieutenant général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances dont le monde est redevable au grand Newton.

C'eût été beaucoup pour une femme de savoir la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel ; on sent assez qu'il fallait que madame la marquise du Châtelet fût entrée bien avant dans la carrière que Newton avait ouverte, et qu'elle possédât ce que ce grand homme avait enseigné. On a vu deux prodiges : l'un, que Newton ait fait cet ouvrage ; l'autre, qu'une dame l'ait traduit et l'ait éclairci. [...]

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandait de si grandes lumières et un travail si obstiné, autant doit-on déplorer sa perte prématurée : elle n'avait pas encore entièrement terminé le Commentaire, lorsqu'elle prévint que la mort allait l'enlever. [...]

Jamais femme ne fut si savante qu'elle, et jamais personne ne mérita moins qu'on dît d'elle : C'est une femme savante. Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, et jamais elle n'en parla pour se faire remarquer. [...]

Née avec une éloquence singulière, cette éloquence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle. [...] Les charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétraient, et jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers, et ne pouvait souffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur Newton, d'unir à la profondeur de la philosophie le goût le plus vif et le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philosophe réduit à la sécheresse des vérités, et pour qui les beautés de l'imagination et du sentiment sont perdues.

Elle se crut frappée à mort longtemps avant le coup qui nous l'a enlevée : dès lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de temps qu'elle prévoyait lui rester à finir ce qu'elle avait entrepris, et à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. [...]

Elle est morte au palais de Lunéville, le 10 Août 1749, à l'âge de quarante-trois ans et demi, et a été inhumée dans la chapelle voisine.

Chronologie indicative

1706

Naissance à Paris de Gabrielle-Émilie le Tonnelier de Breteuil.

1725

Mariage avec Florent Claude, marquis du Châtelet.

1733

Rencontre de Voltaire.

1733-1734

Leçons de mathématiques avec Maupertuis.

1735

Installation avec Voltaire à Cirey (Haute-Marne).

1738

Participation au concours de l'Académie royale des sciences : *Dissertation sur la nature et la propagation du feu*.

1740

Parution des *Institutions de Physique* destinées à son fils.

1741

Querelle avec Mairan qui publie sa *Lettre à Mme *** sur la question des forces vives*. En retour, réponse de la marquise (voir bibliographie).

1743

Traduction en italien des *Institutions de Physique*.

1745

Début de la traduction française des *Principia* de Newton.

1746

Associée à l'Académie de Bologne.

Rédaction (probable) du *Discours sur le bonheur*.

1748

Séjour avec Voltaire à la cour de Stanislas à Lunéville. Rencontre de Saint-Lambert.

1749

Séjour à Paris pour terminer le commentaire des *Principia*. En juillet, retour avec Voltaire à Lunéville. En septembre, Mme du Châtelet accouche d'une petite fille et meurt 5 jours après.

Les œuvres de Madame du Châtelet

Il n'est pas facile d'établir la liste des œuvres produites par Madame du Châtelet, beaucoup n'ont été publiées qu'après sa mort ; certaines ne lui ont été attribuées que récemment...

Traduction en français de *La Fable des abeilles* de Mandeville avec une préface de Mme du Châtelet, 1735, Wade, Ira O. (1947), *Studies on Voltaire, with some unpublished papers of Mme. du Chatelet*, New York : Russell et Russell.

"Lettre sur les *Éléments de la philosophie de Newton*", in *Le Journal des Savants pour l'année 1738*, septembre 1738, pp. 534-541 [Gallica].

Dissertation sur la nature et la propagation du Feu (1739), édité par l'Académie royale des Sciences, Paris : Prault, fils, 1744 [Gallica].

Institutions de Physique, Paris : Prault fils, 1740 [Gallica].

*Réponse de Madame *** à la Lettre que M. de Mairan [...] lui a écrite le 18 février 1741 sur la question des forces vives*, Bruxelles : Foppens, 1741 [Gallica].

Principes mathématiques de la philosophie naturelle par M. de Newton, traduits du latin par feu Madame la Marquise du Chastelet, avec un commentaire sur les propositions qui ont rapport au système du monde, tome 1, Paris : Dessaint et Saillant, 1759 [Gallica].

Discours sur le bonheur (1779). Édition critique et augmentée par Robert Mauzi, Paris : Les Belles Lettres, 1961 [Gallica].

Doutes sur les religions révélées, adressées ["sic"] à Voltaire, par Émilie Du Châtelet, Paris : [s. n.], 1792 [Gallica].

Examens de la Bible, probablement écrits en 1742, édités et annotés par Bertram Eugène Schwarzbach, Paris : H. Champion, 2011.

Sans compter sa correspondance, on peut citer entre autres

Lettres inédites de Madame la marquise du Chastelet à M. le comte d'Argental, auxquelles on a joint une dissertation sur l'existence de Dieu, Les réflexions sur le bonheur [...] et deux notices historiques sur Madame du Chastelet et M. d'Argental Paris : Xhrouet, 1806 [Gallica].

Lettres de la marquise du Châtelet, introduction et notes de Théodore Besterman, Genève : Institut et Musée Voltaire, 1958.

Quelques contemporains de Madame du Châtelet

ALGAROTTI Francesco, (1712-1764), musicien et érudit, grand voyageur, il séjourne à Cirey en 1735 au moment où il écrit *Il neutoniano per le dame* édité en 1736 avec un frontispice le représentant aux côtés de Mme du Châtelet. Il est l'hôte de Frédéric II de Prusse de 1746 à 1753, à la cour duquel il retrouve Voltaire et Maupertuis.

FONTENELLE (1657-1757), écrivain et scientifique français, il écrit les *Entretiens sur la pluralité des mondes* publié en 1686, œuvre de vulgarisation scientifique où il dialogue avec une marquise fictive. Il est l'un des habitués du salon du baron de Breteuil et s'entretient volontiers avec la jeune Emilie. Élu secrétaire perpétuel à l'Académie des sciences à partir de 1696, c'est sans doute à ce titre qu'il reste le dernier défenseur de la théorie cartésienne des tourbillons.

KÖNIG (1712-1757), il donne des cours à Mme du Châtelet au moment où elle travaille sur les *Institutions de physique* et est responsable, selon Voltaire, de sa "conversion" à la philosophie de Leibniz. Il a formulé les théorèmes sur l'énergie cinétique et le théorème de König- Huyghens utilisé en statistiques et calcul des probabilités.

LEIBNIZ (1646-1716), philosophe et mathématicien allemand. En 1763, il fait un voyage en Angleterre, ses travaux sur le calcul infinitésimal sont très proches des théories de Newton, d'où une polémique entre les deux savants. En philosophie, il pose le principe de la raison suffisante (*La Monadologie*, 1714, *La Théodicée*, 1710) selon lequel Dieu a rendu la création la meilleure possible. Dans *Candide*, Voltaire fait de Pangloss le porte-parole ridicule de Leibniz.

MAUPERTUIS (1698-1759), entre à l'Académie des sciences en 1723. En 1728, il fait un voyage à Londres où il découvre l'œuvre de Newton. Il devient le défenseur de la théorie de l'attraction (*Discours sur les différentes figures des astres*, 1732.). Il aide Voltaire à rédiger ses trois lettres philosophiques sur Newton, il est le professeur de géométrie de Mme du Châtelet en 1734. Il organise avec Clairaut et Celsius un voyage en Laponie (1736-1737) pour vérifier que la terre est bien aplatie aux pôles.

SAINT LAMBERT (1716-1803), Officier attaché à la cour du Roi Stanislas, poète, il est l'auteur des *Saisons*. Séducteur, il a un grand succès auprès des dames et conquiert Mme du Châtelet pour son plus grand malheur. Après la mort d'Emilie, il se rend à Paris, devient l'ami des encyclopédistes et fréquente tous les salons à la mode.

VOLTAIRE (1694-1778), part en Angleterre en 1726 après sa célèbre altercation avec le chevalier de Rohan ; il s'initie à la philosophie de Newton. Menacé par la publication des *Lettres philosophiques* en 1734, il s'installe à Cirey où Mme du Châtelet le rejoint bientôt. Ils mènent une vie très studieuse, travaillant sur les *Éléments de la philosophie de Newton*, le *Traité de métaphysique* (qu'il n'a pas le droit de publier !). En 1748, il publie son premier conte philosophique, *Zadig*. Après la mort de Mme du Châtelet, il séjourne chez Frédéric II de Prusse puis plus tard s'installe à Ferney en 1760. Son œuvre devient de plus en plus engagée, citons *Candide* publié en 1759, son intervention dans la défense de Calas et le *Traité sur la Tolérance* (1763), le *Dictionnaire philosophique portatif* (1764). En 1778, il rentre triomphalement à Paris, ses cendres seront transférées au Panthéon en 1791.